

La course en tête

Il n'est pas facile de suivre le parcours d'un homme qui a accédé à la gloire en courant plus vite que ses contemporains. On y risque à la fois l'entorse et le torticolis. Car, sur tous les terrains – sportif d'abord, politique ensuite –, Guy Drut a fait la course en tête, à force de volonté et de courage, tant il est vrai qu'il est le plus sérieux des sauteurs.

Je l'ai admiré lorsqu'il portait les couleurs de notre pays aux jeux Olympiques. Je me suis réjoui quand il est devenu le député-maire de Coulommiers, la cité briarde où j'ai vu le jour l'année catastrophique durant laquelle la Bourse chuta autant que le thermomètre. J'ai applaudi en le voyant entrer au gouvernement pour exercer avec brio – comme d'autres champions, de patinage ou d'escrime – la tutelle d'un milieu dont il fut l'un des plus beaux ornements. Enfin, j'ai été fier qu'il devienne le coach de Jacques Chirac et son confident lorsque le président n'était pas trop essoufflé par le train qu'il lui imposait.

À l'invitation de Guy Drut, j'ai participé deux fois à la Foire aux fromages de Coulommiers, alors qu'à table je n'ai généralement plus faim lorsque arrive le plateau odoriférant. En sa compagnie, j'ai arpenté

longuement les travées de la manifestation. Je l'ai vu embrasser les dames et les enfants, appeler chacun – ou presque – par son nom, prendre des nouvelles des grands-mères et des bovins, assumer non sans un certain plaisir le double rôle de tribun et d'assistante sociale. Et toujours – même dans les pires circonstances de la vie politique – avec cette classe naturelle, cette élégance du geste, cette générosité de la pensée qui semblent être l'apanage des grands athlètes.

Drut, le bien nommé, car son caractère n'est pas toujours facile, est un bel exemple de la méritocratie qui assure les succès et les victoires de la France. Rien ne manque à cette carrière menée d'abord à la force de la cheville : ni les coronas chantés par Pierre Bachelet, ni les mineurs qui le sont jusqu'à leur dernier jour, souvent prématuré. Il faut un sacré tempérament pour passer des sous-sols charbonneux du Nord aux sommets de l'État. S'il est devenu champion, c'est parce qu'il ne marchait jamais normalement et qu'il courait toujours. Or la réussite consiste souvent à transformer en qualités professionnelles des défauts caractériels. Le désir de s'élever socialement commence avec les premiers bonds. On échappe mieux que les autres à l'attraction terrestre et, quand on retombe, on rebondit. Au lieu de fuir ou de contourner les obstacles, on les affronte systématiquement.

Ce livre narre une saga exemplaire sous la plume d'un héros qui ne se raconte pas d'histoires et – chose rare chez une vedette internationale – qui a su conserver une grande modestie. Les médailles d'or, les honneurs et les fonctions ministérielles ne lui ont pas tourné la tête. Ce qui fait la force de Drut, c'est qu'une partie de lui-même regarde agir et écoute

parler l'autre. Avec un sens autocritique sans complaisance. Le sport de haut niveau élimine les bassesses. On ne peut être durablement le meilleur de sa génération si l'intelligence ne suit pas et si l'on prend la grosse tête. Et puis, comme ce beau parcours est jalonné de belles rencontres, quand le corps ne transpire plus, la chaleur humaine prend le relais.

L'autre force de Drut a consisté à entrer sur le terrain lorsqu'il le fallait et à le quitter lorsque l'éloignement s'imposait. Quel bilan ! Il aura avec le même bonheur rempli les gradins et les urnes, battu des records et trouvé l'amour, sportif d'exception, bon mari, bon père, ami fidèle, député écouté, ministre respecté. Qui dit mieux ?

Comprenant que, de la même façon que chaque âge a ses plaisirs, chaque décennie a ses emplois, il a su en changer sans jamais atteindre le seuil d'incompétence. Enfin, s'avisant sur le tard que si vite qu'on coure en politique on risque toujours d'être rattrapé par la calomnie, Drut est sorti dignement de ce panier de crabes. « Je n'ai pas de rancune, assure-t-il, mais j'ai de la mémoire. » Il se trouve que c'est la principale qualité d'un mémorialiste.

Philippe BOUVARD

PROLOGUE

*Quand les hommes vivront d'amour,
Ce sera la paix sur la terre,
Les soldats seront troubadours
Et nous, nous serons morts, mon frère
Dans la grande chaîne de la vie...*

Ces paroles, cette chanson de Raymond Lévesque feraient une ode olympique idéale.

Deux ans après la Superfrancofête d'août 1974, je foule pour la première fois de ma vie le sol québécois et cette ritournelle me trotte dans la tête. Quelle n'est pas ma surprise d'assister à une rétrospective de ce concert et d'entendre Félix Leclerc, Gilles Vigneault et Robert Charlebois interpréter cette chanson magique !

Je me sens chez moi. Cette course, que j'ai dû courir des milliers de fois dans ma tête, c'est à domicile qu'elle aura lieu : il est vrai que j'ai toujours considéré le Québec comme un prolongement de mon pays outre-Atlantique.

Même sans sa tour, ce stade olympique est magnifique. C'est un peu ma maison. Christian

Montaignac¹ a raison : dans un stade, je suis chez moi. J'y devine tous les vents.

Curieusement, je n'ai pas peur. Je suis sûr de moi. Haut sur la première haie, la mise en route est bonne. Je suis en tête à mi-course. Toujours en tête sur la dixième, il faut s'arracher sur le plat, casser comme un fou sur le fil. C'est fini ! Enfin.

Est-ce bien moi que la foule acclame ?

Encore un peu incrédule, je cherche les miens du regard pour trouver dans leurs signes, dans leurs gestes, la confirmation de ma victoire. Alors s'imprime en moi, pour toujours, la joie de celles et ceux qui ont la certitude.

Le rêve qui berça l'enfant a pris forme peu à peu, aux temps incertains de l'adolescence. À l'aube de l'âge adulte, un signe m'a permis d'espérer. Il s'est présenté à Munich. Je n'ai pas vingt-deux ans et termine deuxième du 110 mètres haies lors des jeux Olympiques de 1972. Second derrière une fusée américaine dont les pointes frôlent à peine la piste. Dans cette arène où s'affrontent les héros du corps maîtrisé, j'ai senti la plénitude du bien-être. Serai-je dans quatre ans l'homme au rêve accompli qui portera en lui la fierté de son nom et de tout ce qui lui fut donné ?

Cette médaille que je désirais avec ferveur bat maintenant sur ma poitrine. Du bout des doigts, j'en palpe la surface. J'ignore que ces quelques grammes au creux de ma main pèseront sur ma vie, en bien comme en moins bien. Je suis dans un présent dont

1. *Drut*, Calmann-Lévy, 1976.

PROLOGUE

l'intensité m'aveugle. Je voudrais que ces quelques secondes ne s'arrêtent jamais. Fusion parfaite entre l'esprit et le corps, au point que l'un et l'autre se confondent en totale harmonie.

Je ne ressens pas le poids de la victoire. Au contraire, une légèreté grisante m'inclinerait à courir et à courir encore. Très loin de mon pays, dans l'immensité québécoise, cette « Belle Province » si proche de cette France du Nord à laquelle je dois tout... j'ai gagné ! De cela je suis sûr, alors que retentit notre hymne national. Superbe *Marseillaise*, reprise en chœur par ces milliers de francophones d'Amérique qui s'approprient un peu de cet or olympique que je leur offre bien volontiers.

Non, je ne rêve pas. J'ai gagné. J'ai combattu pour affirmer que je suis différent, pour que sortent de l'ombre les gueules noires de mon enfance. Une bataille contre moi-même et pour les miens vient de s'achever. Ces longues années d'entraînement, de doute et de souffrance furent semées d'instantanés de grâce qui, peut-être, m'ont transporté vers la victoire.

Maintenant, tout peut m'arriver... Me laisser envahir par la réalité et puis rêver encore, pour que les hommes vivent d'amour...

Cette course de quelques secondes mérite bien, trente-cinq ans plus tard, que je m'y attarde un peu. Chacune d'elles a influencé le cours de ma vie. Le hasard n'existe pas. J'ai dû vaincre le temps pour bâtir mon avenir.

C'est par une froide matinée d'hiver, au pays du charbon, que tout a commencé...

1

ENFANCE

Je n'avais pas encore ouvert les yeux que déjà je vivais ma première victoire ! Ma naissance reste la haie la plus redoutable que j'ai jamais eue à franchir. Il s'en est fallu de très peu que je rate mon départ dans la vie. Je suis né en effet « la corde au cou », cyanosé par mon propre cordon ombilical. À peine sorti du ventre de ma mère, je m'étais déjà préparé à cette lutte pour la vie.

Plus tard, à l'âge de cinq ou six ans, ma mère se lamentait, car j'étais, paraît-il, agité, sautant d'un pied sur l'autre, ne tenant jamais en place.

— Guy, disait-elle à ses amies en souriant avec malice, porte bien le nom de son saint.

J'étais sans aucun doute un petit garçon très remuant. Peut-être me diagnostiquerait-on aujourd'hui « hyperactif ». À en croire ma mère, cette frénésie m'aurait poussé vers l'athlétisme dès mon plus jeune âge. Cependant, l'effet calmant recherché par mes parents était bien éloigné de toute considération sportive. L'objectif prioritaire de maman était que son enfant soit plus paisible et plus robuste.

Je suis né au milieu du siècle dernier, le 6 décembre 1950, à Oignies dans le Pas-de-Calais. Cette ville, qui

comptait alors huit mille âmes, se situe aujourd'hui en bordure de l'autoroute Paris-Lille, celle-là même qui longe désormais le stade communal. Autour des corons apparaissent les terrils que les herbes folles, lentement, ont colonisés. Bien ancrées et trapues, témoins d'un temps révolu, s'alignent les maisons des mineurs. Faisant désormais partie de notre patrimoine, elles ont été heureusement épargnées par les bulldozers de l'immobilier. Les mines du Nord ont cessé progressivement de fonctionner dans les années 1970. J'avais alors vingt ans et je ne me suis pas rendu compte que le cœur d'Oignies, ma ville, ne battait plus avec le même entrain. Ma tête tournoyait d'une rage de vivre et d'une passion de vaincre que ma famille et mon environnement pondéraient pour mon plus grand bien. Depuis ma tendre enfance, je porte sur moi-même un regard peu complaisant. Je pense n'avoir jamais attrapé la « grosse tête », grâce à mes parents d'abord, mais surtout à mon grand-père maternel et à quelques amis, qui me « rabattaient le caquet » dès que je devenais un tant soit peu immodeste.

Aussi n'ai-je jamais renié le pays d'où je viens et le milieu qui m'a construit. Ils m'ont profondément marqué et m'ont permis de relativiser la notoriété dont j'ai joui plus tard. Aujourd'hui plus que jamais, je sais au plus profond de moi que toute gloire est éphémère.

Ma vie est liée à deux villes. La première, Oignies – celle de mon enfance –, se trouve à une demi-heure de Lille, la capitale du Nord. La seconde, Coulommiers, se situe à une heure de Paris, en Seine-et-Marne. Ces deux localités, mes « deux amours » – comme le chantait

jadis Joséphine Baker –, représentent deux repères dans mon histoire. Celui de l'enfance conserve encore toute son intensité.

On ne parle jamais, dit-on, des enfances heureuses. Petit, puis adolescent, j'ai bénéficié de la tendresse infinie de mes parents, de ma grand-mère et de mon arrière-grand-mère paternelles. Mon père fut mon meilleur ami, encourageant mes initiatives, me laissant toute liberté à condition que celle-ci n'entrave jamais celle des autres. L'autorité, la droiture et la douceur aimante de ma mère restent mon bien le plus précieux. Ni mon père ni ma mère ne donnaient des cours de bonheur. Ils en connaissaient en revanche l'art, qu'ils surent transmettre à ma sœur aînée, Daisy, ainsi qu'à mon petit frère, Éric.

Lorsque les médias s'intéressèrent à moi, ils firent de mon père une « gueule noire », comme l'on disait, ce que d'ailleurs je ne démentis pas. En réalité, mon père fut « galibot » à l'âge de dix-sept ans, c'est-à-dire apprenti mineur pendant une période de un an. Son initiation au travail de la mine ne compte pour ainsi dire pas. La vérité familiale se trouve ailleurs. Mon père est né en 1926 ; trois années plus tard, sa mère divorçait. Il fut élevé par deux femmes, sa mère et sa grand-mère. Des récits de mon père et de ces deux femmes, je retiens qu'il fut un petit garçon gâté, voire idolâtré. Il était tout à la fois l'homme de la maison et l'enfant que l'on protège. Les deux femmes n'eurent de cesse de lui éviter la vie rude et dangereuse de la mine. Du fait de la guerre, il fut pensionnaire pendant peu de temps. Il regagna très vite le cocon familial, les deux femmes ne supportant pas

son absence et imaginant les risques auxquels il était exposé dès lors qu'il n'était plus sous leur aile.

Après ces quelques mois passés en tant qu'apprenti mineur, enthousiasmé par les prouesses militaires, mon père s'engagea dans l'armée, dont il était un fervent admirateur. À cette époque, on n'était majeur qu'à vingt et un ans. Sans autorisation parentale, il fut contraint d'abandonner ses rêves de gloire, pour les mêmes raisons qui lui firent arrêter ses études et interrompre son apprentissage de galibot. Les deux femmes repoussèrent avec encore plus de véhémence cette vocation, car s'enrôler dans l'armée revenait pour elles à signer son arrêt de mort. Il est probable qu'une présence masculine avait manqué à mon père, puisqu'il délégua à ma mère les foudres de l'autorité, lorsque celles-ci se révéleront nécessaires. Je n'appris l'existence de mon grand-père paternel que très tard. Dans les années 1950-1960, le monde des adultes et celui des enfants étaient bien distincts. Un divorce, considéré à l'époque comme un fait scandaleux, ne se racontait pas à un enfant. J'ignore encore la nature de ce qui poussa mes grands-parents à se séparer.

À l'âge de quinze ans, je découvris par hasard l'acte de divorce de mes grands-parents et fus dûment rabroué pour avoir éventé ce secret de famille. Ma curiosité étant éveillée, je m'ingéniai à retrouver la piste de mon grand-père sans en informer mon père ni ma mère. Je lui rendis visite alors que j'étais âgé de seize ou dix-sept ans. Il s'était remarié et avait eu d'autres enfants. Sa femme m'ouvrit la porte et je me présentai. J'avais souffert de ne pas connaître cet homme et j'étais prêt à lui trouver quelques qualités. Ai-je été déçu ?

Notre rencontre fut-elle impersonnelle ? Un sentiment de culpabilité s'insinua-t-il entre nous ? Je ne sais pas. Je n'ai jamais renouvelé cette visite. J'ai oublié les mots que nous échangeâmes. Il me reste l'impression de ne pas avoir bouclé cette histoire, comme un goût d'inachevé... Heureusement, j'ai la faculté de gommer les souvenirs non constructifs. Aujourd'hui, je me dis que je n'avais pas trouvé ce qui aurait pu s'ancrer dans ma mémoire si notre rencontre avait été plus chaleureuse.

Ma grand-mère et mon arrière-grand-mère étaient propriétaires à Oignies d'un magasin, situé en face du coron du Moulin et à quelques pas de la Caisse de secours. Cette boutique, comme beaucoup à l'époque, tenait lieu de commerce d'alimentation générale. On y trouvait également de la lingerie et des jouets. Juste après la guerre, mon père hérita tout naturellement de la gestion de cette petite affaire. Ainsi resta-t-il dans le giron de sa mère et de sa grand-mère. Ce nouveau statut de commerçant mit fin à la tradition, qui perdurait depuis plusieurs générations dans la famille, selon laquelle les hommes du côté paternel travaillaient dans les puits. Si mon père rompit effectivement cette chaîne, son cœur, ses amis, son environnement affectif et social demeuraient liés à cette population de mineurs.

Je me sens moi-même, aujourd'hui encore, un enfant du coron. Mes camarades d'enfance avaient tous un père, un oncle ou un grand frère mineur. Nous connaissions parfaitement les gens du pays, car chaque famille venait au magasin. Mon père notait sur de petits carnets les achats à crédit des clientes, qui réglaient leurs dettes chaque quinzaine, dès que les

enveloppes avaient été distribuées. Nous vivions ensemble dans une solidarité collective et naturelle, avec une très haute idée d'appartenance à cet univers du travail, qui permettait au pays de se chauffer, d'alimenter les chaudières des locomotives et de faire tourner les turbines des usines.

Je suis toujours heureux de dire que je suis issu de cette noblesse des corons, qui fit souche dès le XVIII^e siècle pour s'éteindre à la fin du XX^e. C'est d'ailleurs à Oignies, le 21 décembre 1990, que fut extraite la dernière « gaillette » de charbon du Nord - Pas-de-Calais. J'avais quarante ans depuis quelques jours et, sachant que la fermeture du site était inéluctable avec l'arrêt définitif du puits n° 10, je pris conscience qu'une page d'histoire se tournait. Quelques semaines plus tard, l'entreprise Béghin s'arrêtait à son tour. Une grande partie de ma famille maternelle y avait travaillé. J'avais appris à nager dans la piscine financée à l'époque par l'usine sucrière. En quelques mois, la ville de Thumeries perdait nombre d'emplois.

Jusqu'alors, toute l'organisation sociale, culturelle et sportive était liée aux houillères du bassin Nord - Pas-de-Calais (HBNPC) : la pharmacie dépendait de la Caisse de secours, elle-même affiliée aux HBNPC, le médecin était celui des houillères, le club sportif et les frais de fonctionnement du stade étaient pris en charge par les HBNPC. Enfin, les équipements étaient offerts aux joueurs et aux athlètes par les houillères. Tous les mois était déversé, devant la porte de chaque mineur, le charbon nécessaire aux besoins des familles.

Lorsque le bassin fut nationalisé en 1946, la protection sociale se renforça, non sans drames. Le souci de

ENFANCE

la santé des mineurs était une priorité. La fréquence des visites médicales s'accrut. Je vois encore les femmes des mineurs passant devant la maison, portant les gros ballons marron d'oxygène donnés par la Caisse de secours et qui permettaient à leurs maris de respirer plus facilement. En quelques années, les poumons étaient atteints et l'espérance de vie des hommes du fond dépassait rarement la cinquantaine. Je pris conscience de cette sombre réalité dès mon plus jeune âge. Les femmes en deuil fréquentant le magasin étaient nombreuses et je voyais souvent passer le corbillard tiré par deux superbes chevaux noirs. Ce qui n'empêchait pas les moments d'allégresse. Tout au long de ma vie, j'ai rarement connu d'atmosphère aussi festive et aussi joyeuse que lorsque les gens de la mine célébraient un événement. Être convaincu de la brièveté de l'existence donne sans doute plus de sel à la vie. Les gens du Nord ont un don pour apprécier les bonheurs simples et profiter de l'instant présent.

J'ai gardé en moi cet héritage. Les défaites, les trahisons, la dureté des combats n'ont jamais affecté ma joie de vivre, pas plus que mon envie d'être utile à la communauté.